

UNE CONVOCATION

Le 20 novembre 1941, à la tombée de la nuit, **Élisabeth Brocher, emmitouflée dans son manteau à fourrure vert pomme**, marchait d'un pas décidé dans la rue... **Son chapeau jaune à bords larges cachait son regard et ses cheveux roux**. À cette heure tardive, elle croisait seulement quelques passants qui ne semblaient pas lui prêter attention. Les
5 bruits de ses chaussures à talon résonnaient sur le trottoir. Élisabeth, frigorifiée et frissonnante, jetait des coups d'oeil régulièrement derrière elle pour vérifier que personne ne la suivait. Elle s'arrêta devant l'enseigne d'un bistrot. Elle sortit de sa poche un morceau de papier chiffonné qu'elle déplia dans **ses mains protégées par des gants en cuir noir**. Elle le parcourut du regard pour vérifier qu'elle se trouvait à la bonne
10 adresse.

Après avoir observé une dernière fois derrière elle, la jeune femme s'introduisit dans le bar. Une dizaine de **tables rondes** recouvertes de napperons en dentelle ivoire étaient disposées dans la pièce sombre seulement éclairée par une rangée de lampes de faible
15 luminosité. Quelques-unes de ces tables étaient occupées par de petits groupes de personnes : certains jouaient aux cartes, d'autres discutaient simplement en buvant un mélange de café et de chicorée. Le brouhaha des conversations recouvrait la musique d'ambiance qui était diffusée par un phonographe.

Élisabeth balaya la salle du regard et repéra une table libre dans un recoin près d'un radiateur en fonte. La jeune femme s'y installa.

20 Le serveur, un homme d'une vingtaine d'années, s'approcha, lui demanda ce qu'elle désirait boire et elle commanda un thé vert. **Tout en dégustant sa boisson chaude**, Élisabeth regardait régulièrement sa montre argentée et surveillait l'entrée du bar. Une personne observatrice aurait pu sans difficulté se rendre compte que mademoiselle Brocher attendait quelqu'un.

25 Celle-ci sursautait sur sa chaise dès que le carillon de la porte retentissait. Au bout d'un quart d'heure, **un homme vêtu d'un costume foncé et d'une chemise en soie bleu indigo entra**. Sur le seuil, **il retira son chapeau en feutre marron**. Quand il aperçut Élisabeth, il se dirigea vers la table de celle-ci et s'y installa après avoir salué la jeune femme.

30 « Vous êtes bien Élisabeth Brocher ? » demanda l'homme au regard mystérieux. Élisabeth acquiesça.

« Pourquoi avez-vous contacté nos services ? reprit l'individu. On m'a dit que vous sembliez pressée de rencontrer un de nos agents. Me voici, je vous écoute. » Elle lui raconta qu'elle avait été licenciée du bureau de poste dans lequel elle était
35 assistante de direction et qu'elle soupçonnait son ancien responsable de faire partie de la Résistance.

« Qu'est-ce qui vous permet de dire ça ?

— Je l'ai vu sortir des lettres d'une sacoche et les expédier avec le reste du courrier. »

Le policier lui demanda si elle avait des preuves.

À ce moment-là, Élisabeth sortit discrètement une enveloppe de la poche de son manteau et la lui tendit. L'homme, intrigué, lut la lettre et s'empessa de prendre congé d'Élisabeth. Il se dirigea d'un pas décidé vers la sortie, laissant la jeune fille seule avec des remords. Élisabeth ne cessait de se demander si elle avait pris la bonne décision.

Quelques jours plus tard, Arthur Bodin, la quarantaine, le directeur du bureau de poste du quartier, écrivait tranquillement une note, confortablement installé dans son fauteuil en cuir marron craquelé. Devant lui se trouvaient des piles de dossiers qui attendaient d'être signés par le responsable. Une armoire métallique noire servait à archiver les documents les plus importants. Le receveur entendit alors quelqu'un frapper doucement à la porte.

« Oui, entrez. »

La secrétaire de monsieur Bodin, vêtue d'une robe en laine bleue, lui tendit une lettre et se dirigea ensuite vers l'armoire pour y ranger un dossier.

Arthur ouvrit l'enveloppe blanche et commença à lire le courrier.

En voyant l'adresse de l'expéditeur, son visage se figea et le directeur pâlit. Il s'effondra sur son fauteuil : il semblait anéanti. Son assistante, étonnée et inquiète, lui demanda ce qu'il se passait. Il resta muet et ne sembla pas entendre ce qu'elle lui avait dit. Après quelques instants, le receveur remit le courrier dans l'enveloppe, glissa celle-ci dans la poche de son pantalon en velours gris, se leva et sortit précipitamment de son bureau en claquant la porte derrière lui. La secrétaire resta bouchée bée devant l'attitude inhabituelle de son supérieur.

Une fois dans la rue, Arthur réfléchit à ce qu'il pouvait faire. Il eut l'idée de contacter un des membres de son réseau de résistants et pensa alors à avertir son ami libraire dont la boutique se trouvait à quelques pas d'ici. Essoufflé, Arthur pénétra dans la librairie.

En voyant la mine décomposée de son camarade, Gérard, le libraire, proposa à Arthur de passer dans l'arrière-boutique. Ils s'installèrent à une table et le commerçant proposa un verre à Arthur que celui-ci refusa poliment. Monsieur Bodin expliqua qu'il avait reçu une convocation pour se rendre dans les bureaux de la police. Il ajouta qu'il pensait avoir été dénoncé. Surpris, le libraire resta sans voix devant les paroles de son compagnon. Ayant retrouvé ses esprits, il interrogea Arthur sur le contenu du courrier. Celui-ci sortit la lettre de sa poche. Gérard prit le temps de la lire plusieurs fois puis confirma à Arthur que cette convocation ne présageait rien de bon et qu'il allait falloir trouver rapidement une solution. Ils prirent alors la décision d'alerter le reste de leur réseau. Gérard proposa de s'en charger et fixa le rendez-vous le soir même dans leur lieu de réunion habituel qui était la cave du boulanger. Les deux hommes se séparèrent en échangeant une poignée de main. Se sentant incapable de retourner travailler comme si de rien n'était, Arthur prit le chemin de son domicile où il resta jusqu'à l'heure fixée pour le rendez-vous.

À la nuit tombée, le groupe de résistants se réunit dans la cave du boulanger. Cet endroit sombre était éclairé grâce à une lampe à pétrole placée au centre d'une petite table basse qui se trouvait au milieu de la pièce. Quelques vivres et de grands sacs de farine en toile de jute étaient stockés dans un coin. Un poste de radio était disposé sur une barrique et permettait aux résistants de recevoir les messages codés qui leur étaient destinés. Les camarades s'assirent sur des caisses en bois clair après les avoir essuyées pour enlever la poussière de farine qui s'y trouvait. Ils réfléchirent ensemble à l'élaboration d'un plan qui permettrait à Arthur d'échapper à la police et de protéger l'ensemble des membres du réseau. Plusieurs idées furent proposées et on retint celle qui consistait à faire passer le directeur du bureau de poste en zone libre. Le fils du boulanger se proposa de prendre contact avec des membres d'un réseau limitrophe à la zone libre pour organiser le départ de monsieur Bodin. Les hommes se séparèrent rapidement afin de ne pas se faire repérer. La nuit était fraîche ce soir-là, Arthur remonta le col de son manteau et se hâta de retourner à son domicile. Il savait que ses compagnons ne le trahiraient pas et cette soirée l'avait mis en confiance sur la suite des événements. Il ne cessait de se demander qui l'avait dénoncé.

Qui pouvait lui en vouloir à ce point ? Cette dénonciation risquait de mettre en péril l'ensemble de son réseau et il ne voulait pas que ses camarades courent un tel danger. Avant de fermer sa porte à clef, il vérifia que personne ne l'avait suivi. Il décida ensuite de se coucher en espérant trouver le sommeil, ce qui ne serait pas facile après une telle journée. Comme il le craignait, il ne ferma pas l'oeil de la nuit : il se tournait sans cesse dans son lit pensant en permanence à cette fameuse convocation. Vers cinq heures du matin, quelqu'un frappa à la porte de son appartement. Le directeur du bureau de poste bondit de son lit, enfila sa robe de chambre et se dirigea vers la porte sans allumer la lumière. Il regarda à travers le judas. Arthur vit un homme avec un imperméable et une casquette écossaise.

Il ne reconnut pas immédiatement Pierre, le fils du boulanger. Quand il eut identifié celui-ci, il défit la chaînette de la porte et le laissa entrer. Pierre lui dit de vite préparer ses bagages, car il l'emmenait à la gare pour prendre le train. Le jeune homme ajouta qu'un passeur attendrait Arthur à l'arrivée du train pour l'aider à rejoindre la zone libre. Arthur jeta quelques vêtements et objets personnels dans une petite valise. Pierre expliqua au receveur qu'il lui avait fait fabriquer de faux papiers pour qu'il puisse prendre le train sans être inquiété.

Arthur Bodin s'appelait désormais Georges Dubois. Il n'était plus responsable d'un bureau de poste, mais tailleur de costume. En quelques instants, toute sa vie venait de basculer : nouveau nom, nouveau métier, nouvelle adresse... Pierre donna la pièce d'identité et un laissez-passer. Il lui tendit aussi le billet de train où figurait le nom de Georges Dubois. Les deux hommes enfourchèrent des bicyclettes et prirent la direction de la gare.

Quand ils y arrivèrent, le train qu'Arthur devait prendre arrivait. Arthur remercia chaleureusement Pierre. Il monta dans le train en adressant un dernier signe d'adieu à

son camarade. Il prit place dans un compartiment vide, déposa sa valise dans le porte-bagages prévu à cet effet.

5 Par la fenêtre, il observa le quai de la gare qui semblait désert à cette heure matinale. Pierre était déjà reparti pour éviter d'éveiller les soupçons. Arthur était plongé dans ses pensées quand une élégante jeune femme rousse entra dans le compartiment. Elle portait un chapeau bleu marine avec une robe assortie. Cette jeune personne semblait charmante. Elle demanda poliment à Arthur si elle pouvait s'installer et après son accord, elle prit place en face de lui.

10 D'un coup de sifflet, le chef de gare annonça le départ du train et celui-ci se mit en marche.

15 Quelques minutes après, la jeune femme discrète sortit un papier et un livre de son sac en cuir beige. Elle observa avec attention le document qu'elle avait entre les mains puis releva les yeux en direction de son voisin. Au bout de quelques instants, elle le glissa dans son livre qu'elle posa sur la banquette à côté d'elle.

N'ayant pas pris le temps de déjeuner avant son départ précipité, Arthur sortit de sa valise quelques gâteaux.

20 Il commença à en manger un puis il en proposa un à la voyageuse. Elle accepta volontiers et la conversation s'engagea. Arthur fut obligé de lui mentir en lui dissimulant sa véritable identité. Cette situation rendit Arthur mal à l'aise, mais il n'avait pas le choix : cela faisait partie du plan mis au point par le réseau. La jeune femme, à son tour, se présenta et expliqua qu'elle allait voir sa cousine qu'elle n'avait pas vue depuis le début de la guerre et dont le mari venait d'être blessé lors d'un conflit. Ils échangèrent ainsi pendant une bonne partie du voyage.

Arthur trouva la jeune fille charmante et sympathique.

25 Comme elle lui inspirait confiance, à plusieurs reprises, le fugitif fut tenté de lui révéler sa véritable identité et de lui raconter son histoire. Mais à chaque fois, il se ravisa à la dernière minute en se disant que quelqu'un pourrait les entendre et mettre en danger l'ensemble des résistants de son réseau. Cette situation lui déplaisait beaucoup. Les deux jeunes gens discutèrent ainsi tout le long du voyage parlant de tout et de rien et échangeant des banalités.

30 Arthur ne vit pas le temps passer et il fut surpris quand le train commença à ralentir et entra en gare. Il rangea sa valise.

35 La jeune femme prit ses affaires elle aussi. L'homme galant lui proposa de l'aider à porter ses bagages puis il laissa sa compagne de voyage passer devant et ils descendirent du train. Sur le quai, les deux voyageurs se dirent au revoir en se donnant une poignée de main. Arthur la regarda s'éloigner et se diriger vers l'entrée du hall de gare qui semblait immense et disposait de plusieurs étages. Deux grosses cheminées en briques rouges augmentaient la hauteur du toit en ardoise du bâtiment imposant. De nombreuses

fenêtres garnissaient les murs. Une grande porte permettait aux voyageurs d'entrer dans l'édifice.

5 Arthur attendit que sa nouvelle connaissance disparaisse dans la bâtisse puis il s'installa sur un des fauteuils qui se trouvaient derrière lui en attendant le passeur qui devait l'aider à rejoindre la zone libre. Plusieurs personnes occupaient les autres fauteuils : un homme d'une trentaine d'années était en train de feuilleter un journal, d'autres se reposaient en attendant le train de leur prochaine destination. Arthur ne sachant pas à quelle heure on devait venir le chercher, patienta en profitant du paysage et en repensant à la demoiselle rencontrée dans le train, qu'il espérait tant recroiser un jour.

15 L'ancien responsable du bureau de poste vit quelqu'un s'approcher. Il pensa que c'était l'homme qui devait l'aider. Le nouveau venu était vêtu d'un costume foncé et d'une chemise en soie bleu indigo. Il portait un chapeau en feutre marron. Quand il s'approcha davantage, Arthur s'aperçut que l'homme était accompagné de la jeune femme charmante rencontrée lors de son voyage en train.

L'homme au chapeau s'avança et sortit une carte de police. Arthur regarda la jeune fille qui détourna le regard : elle avait dans la main le document qu'elle regardait dans le train et qui contenait la photographie d'Arthur.

Extrait de Tâches d'encre n°6
« *Chemins de traverses* »